

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Jean-Pierre Guay
Journal (Extraits)



Number 42, Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39717ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1986). Jean-Pierre Guay : journal (Extraits). *Lettres québécoises*, (42), 69–70.

Jean-Pierre Guay

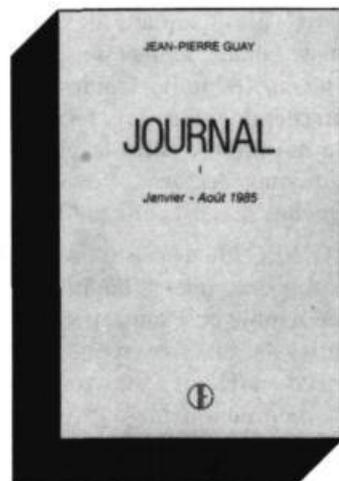
Journal

(Extraits)

Le 1^{er} mai. — Aujourd'hui, fête des travailleurs, la fête de tout le monde sauf de moi, envie d'aller à l'UNESCO, un bureau quelconque de l'Organisation des nations unies, protester. Aujourd'hui, aussi, il est 9 h 20, rare, exceptionnel, à noter, j'aimerais ne pas être seul pour me promener dans Paris, pouvoir rigoler à haute voix, hier, par exemple, descendant le boulevard des Invalides, près des édifices du secrétariat d'État aux départements et territoires d'outre-mer, un flic étendu-tendu dans son auto, déguisé, barbe, tricot, jeans, une irrésistible envie, passant à sa hauteur, de lui faire bang bang avec le doigt, mais pas touche, ces gens-là payés pour ne pas rire, même s'ils l'ignorent, tous des écrivains en puissance.

À Royaumont, très brève remarque de Michèle comme nous nous rendions à la dernière séance du colloque, à propos de mon *Journal*, quelque chose qui ne va pas, il y a là une contradiction, comment peut-on lire publiquement, ce qu'on a écrit pour soi, enfin est-ce le sens de ce qu'elle me disait. Et ceci, textuel, ce que j'avais lu le matin: c'est le texte politiquement le plus engagé de la nouvelle génération d'écrivain québécois. Ce qui me confirme dans mon sentiment, qu'on ne peut dire correctement les choses qu'en se les disant d'abord à soi-même et, surtout, en ayant du plaisir à le faire. Cela dit, supposons que quelqu'un d'autre que moi ait lu mon *Journal* à haute voix, je me demande si l'objection de Michèle tiendrait toujours. Au fond, ce qui est ici en cause, c'est mon désir, mon intention de donner à lire ou à entendre tout de suite, maintenant, ce que j'écris pour moi seul. Naïveté, manque de pudeur. Plus simplement, la mienne conviction que l'Histoire a cessé d'être un concept opérationnel, le passé, pour nous, n'expliquant plus rien, ne pouvant plus rien expliquer, alors pourquoi réserverais-je ce que j'écris aux générations futures. Autre possibilité: détruire chaque soir ce que j'ai écrit dans la journée. Mais détruire ou publier, n'est-ce pas la même chose, sauf si on s'appelle Philippe Sollers, publier pour donner de la consistance à ce qui, par nature, n'en a pas.

Pourquoi Paris. Pourquoi pas. Comprendre avec ma peau, avec mes sens, avec mon âme, par quelle illusion ontologique tient le grand bluff, pourquoi la majorité des écrivains écrivent aujourd'hui avec des idées plutôt qu'avec des mots, comment on en est venu à remplacer le plaisir par le devoir, la simplicité par la déraison, la liberté de dire les choses comme elles sont par l'exploitation de ceux qui le font ou essaient de le faire. Et sans oublier les lecteurs, les journaux, les revues, les magazines, la radio, la télévision, tous complices, vaste auto-publicisation de son embourgeoisement intellectuel et émotif, de sa propre bê-



tise tout au moins. En réalité, épanchement hugolien, une fois n'est pas coutume, le peuple de Paris complètement indifférent à toute cette mascarade, les livres eux-mêmes, les librairies, les congratulations réciproques, chacun, enfin, ceux qui ont une tête sur les épaules, vivant au jour le jour, en tout la seule mesure temporelle acceptable, saine, juste, glorifiante aussi, le reste, de la politique et la littérature de la politique, le niveau de l'humanité où se font les guerres, où se développent les haines, où l'homme hominise, contre-nature absolument, je le redis, moi, ma vie n'est pas un scénario, je n'accepte pas, je n'ai jamais accepté au fond de moi et je n'accepterai jamais qu'on en fasse du cinéma, des photos, de la peinture, un spectacle, il est 17 h 15, je suis dans ma chambre d'hôtel depuis 14 h 30, dehors il fait soleil, il fait chaud, et moi, d'être ici, seul avec moi-même, je trouve que cela est bien, et bon, et plaisant.

21 h 45. Autant j'ai pu me demander ces derniers mois ce que je faisais à Beauport, autant je me demande ce soir ce que je fais à Paris. Bon, il y a le travail pour l'Union, il y a eu celui pour la FIDELF. Et j'écris, quelques paragraphes chaque jour alors que j'avais espéré écrire 5 ou 6 pages. Bon. Et je me promène, et je flâne. Soit. Et je sais ce que je ne veux pas, ce que je n'ai jamais voulu et ce que je ne peux pas vouloir, vivre pour les autres, j'ai bien essayé, chaque fois une vraie farce, or pas andromaque pour cinq sous, aimer qui aime ailleurs qui aime ailleurs etc. Alors. Moi, moi seul. Non pas qu'il s'agisse de s'aimer soi-même, absurdité de manuels pédagogiques. Simple-ment, être fidèle à soi-même. À sa vision des choses. Comme le sont les animaux. Oui, l'animal en moi. Rien d'autre. (p. 178-180)

Lundi 1^{er} juillet. — Il y a 6 mois aujourd'hui que je me suis mis à mon *Journal*. 270 pages manuscrites, 450 pages dactylographiées, 151,200 mots. Ce que je note par dérision, pour visualiser la distance mise entre ce que je voudrais écrire et ce que j'ai écrit. 270 pages, 1 page et demie par jour, or, en moi, le besoin d'atteindre un rythme de 5, 6 pages quotidiennement, aussi vais-je commencer aujourd'hui, arbitrairement, déjà en retard, si j'ose dire, 5 pages/journée, de 645 pages, soit de plus de 360,000 mots.

Hier, aujourd'hui, soleil et chaleur insoutenables, 95° F, 35° C, ainsi pendant les 2 ou 3 semaines à venir, la même chose chaque année, puis, fin juillet, retour précipité vers l'hiver, les nuits froides du mois d'août, les journées fraîches de septembre, les pluies d'octobre, les grands vents de novembre, enfin la glace, la neige. Ajouté à cela un automne électoral, l'avènement démocratique du non-Québec. Écrire pour moi, pour mon plaisir à moi.

UNEQ. Je ne sais plus si j'ai tellement envie de me préoccuper du putsch lalondien. Je note quand même ce qui me semble être son aspect le plus odieux et qui est la tentative de remettre en question le fonctionnement du secrétariat en tenant à l'écart de cette réflexion les employés de l'Union eux-mêmes, y compris les secrétaires généraux. Un totalitarisme du plus mauvais goût, le bluff dans toute sa splendeur. Aussi, si le putsch réussit, ce que j'ai toutes les raisons de craindre, quel jeu d'enfant ce sera pour les gouvernements, Québec et Ottawa, de nous assommer définitivement collectivement et individuellement, la dispersion des écrivains québécois, et qui sait, leur déportation. Bravo Michèle.

15 h 30. L'idée m'en est venue en continuant de dactylographier mon *Journal*, 130 pages au 7 juin, ce serait un comble, ceci néanmoins: que Pierre Tisseyre cache, derrière ce qu'il appelle un travail d'édition, l'intention de me faire modifier ma ponctuation, mettre des guillemets où il n'y en a pas, remplacer des virgules par des points, introduire des points d'interrogation, ou même des tirets dans les dialogues ou ce qui en tient lieu. Non, il n'en est pas question, pas un mot, pas un point ou une virgule ne devant être changés dans mon *Journal*, il y a trop longtemps que je me laisse faire, les titres des parties, Tome I, Tome II et Tome III, supprimés récemment dans *TOM* par la Nouvelle barre du jour, et mon premier roman, *Mise en liberté*, 1974, Pierre Tisseyre lui-même me suggérant de faire des paragraphes là où il n'y en avait pas, 3 chapitres, 3 grandes phrases, moi, le cave, en faisant, ce que j'appelle la littérature, la fabrication de livres. Mon *Journal*, tel quel, ou rien du tout, destruction rituelle des premiers cahiers, la nuit, à Cap-aux-Oies, une occasion de voir les aurores boréales qui balaient à cette époque-ci le ciel de Charlevoix.

20 h. Ce soir, le sentiment que rien ne va plus, sursautant au moindre bruit, m'endormant 10, 15, 20 minutes dès que je m'assois, mon *Journal* qui de toute évidence en restera à une page ou deux. La vérité, c'est que je suis allergique à la chaleur quand elle ne s'accompagne pas de vent, de pluie, d'humidité, l'impression d'être néantisé, rétrogradé en deçà de ma naissance, emprisonné, engrenié, et, ce qui n'arrange rien, aujourd'hui, pseudo-fête nationale des Canadiens, les cowboys, les Esquimaux, non mais, qu'est-ce que j'ai à foutre de toutes ces absurdités-là, les documentaires télévisés, les spectacles chromés, les cérémonies de montage de drapeaux en haut des poteaux, quelle farce, explosions à Madrid et à Rome, les terroristes indiens encore, comme la semaine dernière les deux avions de Vancouver et de Montréal, panique dans les aéroports. Du calme. (p. 267-269)

Jean-Pierre Guay, *Journal I*, janvier-août 1985, Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 356 p.

la revue de la nouvelle



pour des "nouvelles" inédites de la littérature d'ici et d'ailleurs... XYZ vous en apporte des BONNES...!



1 an (4 numéros) individu: 18,00\$
institution: 20,00\$
étranger: 25,00\$
2 ans (8 numéros) individu: 34,00\$
institution: 40,00\$
étranger: 48,00\$

Je désire m'abonner à partir du vol. no.

Nom

Adresse

Faites votre chèque ou mandat postal à l'ordre de:
XYZ ÉDITEUR C.P. 608, Succ. N Montréal, Qc. H2X 3M6.